

Pierre LIVET*

***Des actions et des émotions aux phénomènes sociaux :
cognition et interprétation.***

L'action individuelle présente une dualité entre activation de modèles moteurs et représentation des conditions de satisfaction. Sur le modèle de cette dualité entre processus irréductibles, on peut concevoir les effets de sens et les coordinations collectives. A ces mises en phases, ces entrelacements, il faut associer l'étude des émotions, réactions aux transitions de phases, aux déclenchements de révisions. On peut alors définir le statut des actions, des émotions et des représentations collectives, objets d'une sociologie qui tout en se concentrant sur les invariances des effets de sens stables, peut étendre son analyse au monde plus instable du symbolique. Cognition et interprétation sont ainsi conçues comme corrélatives.

Mots-clés : actions individuelles ; coordinations collectives ; émotions ; représentations ; sociologie ; sens ; interprétation.

From actions and emotions to social phenomena : cognition and interpretation. Analysis of individual action shows the duality between activation of motor models and representation of satisfaction conditions. Following this paradigm, we can examine effects that make sense, and collective coordinations. Study of emotions, that is reaction to phase transitions, to triggering of revisions, can be associated with those ways of being in phase, those intertwinings. Status of collective actions, emotions and representations can be specified. They are the objects of a sociological analysis that while focusing on stabilities and invariances in sense effects can be extended to the more unstable world of symbolism. Cognition and interpretation are thus thought of as correlative notions.

Key words : individual actions, collective co-ordinations; emotions; representations; sociology; meaning; interpretation.

* Centre de Lettres et Sciences Humaines - Université de Provence - 29, av. Robert Schuman - 13621 Aix-en-Provence Cedex 1

Je ne suis pas de ceux qui voient une opposition entre cognition et interprétation. La première est la condition de la seconde. Et le fait qu'il y ait multiplicité des interprétations n'interdit pas, au contraire, de tenter de construire des modèles de la cognition. Encore faut-il définir leur fonction. Leur but n'est pas de valider telle interprétation plutôt que telle autre, de décider entre les interprétations, mais davantage de spécifier quelles sont les contraintes des processus d'interprétation, quelles opérations ils mettent en jeu et quelles invariances et variations présentent entre elles les diverses interprétations d'un comportement ou d'une situation. Cependant, analyse interprétative et analyse cognitive en restent souvent sinon au langage, du moins aux représentations. Or l'étude des phénomènes sociaux "totaux", comme dit Mauss, c'est-à-dire des phénomènes sociaux concrets dans toutes leurs dimensions, demande qu'on prenne en compte les comportements et les actions, ainsi que les affects et les émotions, qui sont liés à des représentations et interprétations, mais ne s'y bornent pas.

L'analyse sociale se distingue évidemment de l'analyse psychologique par le type de contraintes et d'opérations qu'elle analyse. Ces contraintes guident et ces opérations permettent les interactions et coordinations entre individus, sans que les particularités individuelles soient ici pertinentes. La sociologie s'est donc d'abord intéressée aux normes collectives et aux institutions, qui définissent des règles de fonctionnement indifférentes aux personnes particulières, mais liées à des rôles collectifs¹. Mais ces contraintes et ces opérations portant sur les interactions collectives ne sont pas seulement à l'oeuvre dans des pratiques codifiées explicitement, elles valent aussi pour toutes les autres. En particulier, les individus peuvent bien avoir diverses interprétations d'une situation, ils ne pourront interagir qu'en tirant parti des compatibilités entre ces interprétations très différentes. Le collectif contraint les interprétations à la compatibilité. Même quand elles doivent s'opposer, il faut que les oppositions soient reconnaissables pour tous, et le fossé créé entre des interprétations divergentes est aussi un effet d'amalgame. Un individu peut bien sûr être à l'origine d'un basculement de l'opinion publique, ou du retournement d'un mouvement de foule. Mais il faut pour cela que son action puisse

¹ Durkheim distingue les catégories collectives, instruments de pensée qui ont été accumulés par les groupes humains, et les institutions, qui imposent à l'individu des croyances et des modes de conduite, et cela au sein d'un même ensemble, celui du "capital intellectuel" (Les Formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, 1960, p. 27)

déclencher une suite de coordinations et de répercussions nouvelles. Ces transitions de phases et ces mises en phase, en jouant un peu sur ces mots, sont les ressorts collectifs dont l'analyse sociale doit montrer les contraintes et les opérations. Or elles ne sont pas facilement accessibles au niveau des représentations, ces états internes peu observables et toujours à présupposer derrière les comportements. En revanche, il semble plus aisé de les découvrir en s'intéressant aux actions et aux émotions, dans la mesure où elles se traduisent dans des mouvements et des expressions. Comme il est difficile de dénier la portée des représentations, il nous faut cependant utiliser des outils conceptuels qui conviennent aussi bien aux représentations qu'aux actions et aux émotions, sans quoi le travail sur ces dernières resterait coupé du travail cognitif et interprétatif, et l'analyse resterait bancal.

Une première tâche s'impose : définir les actions et les émotions en utilisant des concepts qui puissent s'appliquer aussi aux représentations, mais qui nous permettent également de préciser leurs différences. Dans un deuxième temps, il nous faut montrer comment les opérations et les contraintes sur les émotions et les actions permettent et limitent à la fois les possibilités d'interaction collective, en inscrivant leurs dynamiques dans des coordinations. Dans un troisième, il faudrait montrer comment ces possibilités et ces contraintes sur les dynamiques donnent lieu à des représentations collectives.

I - ACTION ET EMOTIONS, BASES POUR UNE ANALYSE DES RELATIONS SOCIALES.

Le fil conducteur que nous prendrons est une analyse de l'action et des émotions en termes de révision, mais aussi de mise en correspondance, de mise en phase, entre plusieurs processus différents.

Une action est un changement que nous introduisons dans le monde, parce que nous souhaitons une révision de l'état du monde — une révision est un changement qui rétablit la cohérence entre une donnée qu'on maintient constante et d'autres qui étaient en conflit avec elle. Ce changement, quand il s'agit d'une action, provoque d'autres changements, et se conjugue avec des changements propres du monde, si bien que nous devons réviser nos représentations de l'état du monde. Mais si l'action réussit, la révision que nous souhaitons s'est accomplie. En un sens, nous

maintenons constante cette révision à travers les changements du monde et ceux induits par notre action. Pour qu'il y ait action intentionnelle², il faut que nous ayons accompli cette révision par nos mouvements (et leurs conséquences), et que ces mouvements aient eu lieu en correspondance avec l'intention que nous nous représentons. On a souvent prétendu qu'il fallait que la raison que nous avons d'agir soit, via notre intention et notre plan, une des causes de nos mouvements³. Je préférerais dire que l'intention n'est cause de nos mouvements que si nous activons une mise en phase de notre intention représentée avec des modèles moteurs, plus exactement si nous assurons la complémentarité entre intention représentative et intention motrice (parler d'intention motrice pour désigner l'activation de modèles moteurs est un abus de langage, puisque ces modèles ne deviennent "intention" que s'ils sont mis en phase avec l'intention représentative). Il n'y a donc d'action intentionnelle que si il y a complémentarité entre deux formes d'intention, qui ne procèdent pas selon les mêmes opérations, les unes étant sémantiques et les autres motrices.

On peut généraliser ce type d'approche à ce qu'on peut appeler des actions "étendues", comme "gagner à la loterie"⁴. Choisir un numéro et miser dessus sont des actions au sens restreint, celles qui mettent en phase nos intentions représentatives et nos intentions motrices. Mais nos mouvements ne nous permettent pas de gagner. Ce qui est requis ici, c'est une mise en phase entre nos intentions représentatives et des étapes du mécanisme de la loterie. En général, les actions étendues exigent la mise en phase d'intentions représentatives et d'événements du monde. En particulier, on peut définir des actions collectives comme la mise en phase des actions de

² Selon Anscombe, et tous les philosophes de l'action, c'est seulement sous une description que la conduite est une action intentionnelle. Mais dans l'action, si l'intention est immanente — ce qui se manifeste entre autres par le fait que nous ayons une connaissance sans observation de nos mouvements — elle permet aussi de répondre à la question "pourquoi avoir fait cela ?" (Intention, Cornell University Press, 1985). L'approche cognitive voit plutôt dans l'action une sorte de plan, qui donne lieu à anticipation et programmation (pour un lien entre cette perspective et celle de Davidson, voir Michael Bratman, Intention, Plans and Practical Reason, Harvard University Press, 1987). La notion de règles de production ("si telles conditions, alors telle action") a été introduite par Simon et Newell pour être utilisable à la fois dans le domaine de la résolution de problèmes et dans celui de l'action proprement dite. Elle se borne donc à définir ce que j'appelle la représentation sémantique de l'action, même si elle indique des procédures à effectuer, une fois certaines conditions déclaratives réunies.

³ C'est la thèse de Davidson et à sa suite de Mele, par exemple.

⁴ Cf. Alfred Mele and Paul Moser, "Intentional Action", *Noûs*, 28: 1, 1994, pp. 39-68.

différents individus, qui présentent cependant des formats et des processus différents, mais complémentaires.

La mise en phase de deux processus recourant à des opérations différentes est le moyen principal que nous ayons de produire ce que nous appelons du sens. Pour qu'il y ait du sens, il faut au moins trois conditions : la première, qu'il y ait une mise en correspondance, ce qui permet de valider des conditions de satisfaction ; la deuxième, que ce qui est mis en correspondance ne soit pas de même contenu, ne mette pas en jeu les mêmes opérations, sinon on n'aurait qu'une copie, un redoublement, et non un effet de sens. La troisième, c'est que le contenu signifiant soit une façon de dénommer et de viser de manière unifiée la complémentarité entre les processus moteurs et les conditions de satisfaction représentatives.

Dans une action, l'intention représentative prend chair, peut-on dire, grâce aux modèles moteurs⁵. Et par ailleurs les mouvements valident les conditions de satisfaction de l'intention représentative. On peut l'expliquer brièvement. Les modèles moteurs sont emboîtés les uns dans les autres de façon hiérarchisée, et l'articulation entre un modèle supérieur et un modèle inférieur a la même fonction que la spécification des paramètres du mouvement dans le modèle inférieur : c'est une introduction de données qui permet l'activation du modèle. Dans l'intention représentative, les processus qui permettent de passer d'une étape à l'autre ne sont pas représentés, puisque c'est précisément cette introduction de données, cette activation des modèles moteurs qui remplira cette lacune. Inversement, les processus moteurs, les fonctions qui transforment les données du mouvement, ne sont plus représentés comme tels, mais comme ces processus qui satisfont les conditions de l'intention représentation, à savoir les "actes".

On peut utiliser ici comme analogie la notion de dualité. Il y a dualité entre deux espaces si on conserve les mêmes propriétés

⁵ Ils ne se réduisent pas à la notion de programme moteur, qui suit son cours sans possibilité de correction une fois lancé. Selon Berthoz, *Le sens du mouvement*, Odile Jacob, 1997, nous sommes capables de simuler en interne différents modèles moteurs, en inhibant leur exécution, et de déclencher le plus adapté. Mon approche consiste à critiquer les insuffisances de la conception wittgensteinienne de l'action (Anscombe), qui présente un déficit prédictif et explicatif, celles de la conception de l'intelligence artificielle, qui présente un déficit phénoménologique, celles de la conception davidsonienne, qui laisse dans l'ombre l'articulation simplement supposée entre causes et raisons, en recourant à l'apport de la neuropsychologie du mouvement, replacée dans ce débat.

structurelles et opératoires (par exemple, la linéarité) quand on prend les fonctions F (qui vont des X aux Y) et les fonctions X^ qui vont des F , considérées comme des données, aux Y . Le dual du dual prend comme données les fonctions X^* et comme arrivées les Y , par des fonctions F^{**} qui sont les fonctions F de départ (alors que les fonctions X^* ne donnent pas les mêmes types de résultats, mais conservent simplement les propriétés structurelles).*

Pour établir l'analogie, nous ne devons pas simplement partir des données et des conditions initiales d'un mouvement ou d'une action, par exemple prendre un verre sur la table, mais aussi des contraintes qu'il doit respecter. Les mouvements sont soumis à des contraintes propres à la situation, qui sont les spécifications des positions du corps, de la pesanteur, de l'inertie des membres, de la différence de force requise pour les différents mouvements, mais aussi des types d'objets que l'on meut, des types d'obstacles auxquels on s'affronte, des cibles que l'on vise, etc. Notons X ces contraintes. Au niveau moteur, ces X imposent une articulation donnée de modèles moteurs, articulation qui réalise une fonction complexe F pour aboutir à partir des spécifications X à une position finale Y . Si bien que $X-F \rightarrow Y$ est le fonctionnement physique de l'intention motrice.

L'introduction de ces contraintes situationnelles, l'activation de leur spécification, est toujours laissée en creux par les représentations des intentions : nous ne spécifions pas la position de nos lèvres et de notre langue pour former des syllabes, c'est notre système moteur qui le fait pour nous. Ce qui est donc spécification situationnelle des fonctions ($X \rightarrow F$) pour les intentions motrices devient processus qui donne chair à l'action, mais qui n'est pas lui-même représenté, pour l'intention représentation. Cette spécification X de F est donc traitée comme une fonction X^ , où le mouvement F est pris comme donnée et la spécification situationnelle comme processus X^* . F , au lieu d'être une fonction (l'articulation entre modèles moteurs), est maintenant une donnée (un type de mouvement, par exemple la prise du verre, le mouvement du bras). Partant de cette donnée, et de cette contrainte, le processus spécifié X^* nous fait parvenir aux conditions Y de satisfaction ou d'échec de l'action — les positions du corps et des objets qui en résultent. Nous pouvons dire que $F-X^* \rightarrow Y$ est le fonctionnement de l'intention représentation, qui est donc le dual du fonctionnement moteur.*

Il faut maintenant nous assurer que cette dualité détermine bien une unique action (nous pourrions avoir une infinité d'intentions représentations pour une même intention motrice et inversement), où l'intention motrice est la réalisation de l'intention représentation qui est justement mise en jeu (elles s'individualisent l'une par l'autre). Pour cela, il faut construire le dual du dual. Il faut prendre les spécifications de la situation, le processus X^ , et s'assurer que la fonction F^{**} (un type d'acte) nous fasse bien retrouver les conditions finales Y , et cela, par le mouvement F . Un type d'acte F^{**} , voilà ce que désignent nos verbes d'action. Nous étions partis du fonctionnement moteur ($X-F->Y$). Nous étions passés par le fonctionnement de l'intention représentation ($F-X^*->Y$). Nous en sommes arrivés à la description de l'action elle-même, ($X^*-F^{**}->Y$), où chacun des termes est lisible à la fois selon le fonctionnement moteur et selon l'intention représentation. Transformer le type de donnée du mouvement (les F dans l'intention de représentation) en un type d'acte (F^{**}) satisfaisant des conditions finales Y , voilà ce que fait une action.*

*Cependant cette analogie avec la notion formelle de dualité ne doit pas masquer des différences tout aussi essentielles. La notion formelle de dualité exige que toutes les propriétés structurelles et opératoires de l'espace initial et de son dual soient conservées et donc réductibles les unes aux autres. Ici, ce ne peut être le cas, puisque le mode de choix de la fonction motrice F en fonction des spécifications X se fait selon des modalités motrices alors que sa lecture comme type de mouvement lié à des conditions finales, dans l'intention représentation, se fait selon des modalités sémantiques. Les deux modalités sont irréductibles l'une à l'autre. La propriété structurelle qui est conservée, c'est seulement, à un certain niveau de description, la mise en correspondance duale elle-même. La dualité tient ici à l'entrelacement entre données de l'un et processus de l'autre, irréductibles pourtant l'un à l'autre : ce qui est processus pour l'activation motrice apparaît comme donnée d'un type de mouvement pour l'intention représentation, tandis que celle-ci laisse aux données, aux déterminations motrices, le soin d'incarner ses processus. Pour marquer la différence, nous parlerons donc, en reprenant un terme utilisé par Husserl dans *Ideen II*, d'entrelacement au lieu de dualité.*

II - EFFETS DE SENS ET ENTRELACEMENTS COLLECTIFS

1. Complémentarités et significations sociales.

On peut aller plus loin, et dire que dualité + irréductibilité des processus = entrelacement = effet de sens. Souvenez-vous de l'apologue de la chambre chinoise de Searle. Même en disposant d'une liste de règles qui lui disent comment donner les réponses appropriées en chinois à des signes chinois, l'occupant de la chambre ne peut pas prétendre saisir le sens de ces signes, ni de ses réponses. Ici, les données à introduire et les contraintes sont les signes et règles de syntaxe. Les processus sont la réalisation de ces règles dans un appareillage (notre cerveau ou une machine). On pourrait prétendre que dans un ordinateur, les données sont les signes, les processus l'application des règles, et qu'il y a entrelacement avec le fonctionnement mécanique de l'ordinateur. Car dans la machine, les règles sont les données, et la manipulation des symboles les processus. Mais s'il y a peut-être dualité au sens formel, il n'y a pas dualité au sens de l'entrelacement entre irréductibles, puisque la manipulation des symboles et l'application des règles sont réductibles l'une à l'autre. Pour qu'il y ait du sens, il faudrait qu'il y ait un autre fonctionnement irréductible. C'est déjà le cas, pourrait-on dire, dans la notion de sémantique formelle, entre des formules logiques et des modèles mathématiques, car les seconds sont irréductibles aux premiers. Le seul problème est qu'il faut un organisme capable de faire jouer ensemble les deux fonctionnements. Dans le cas de la sémantique formelle, c'est le mathématicien. Mais, une fois codés dans un ordinateur, modèles mathématiques et formules logiques perdent leur irréductibilité (ils sont tous réduits à un algorithme ou une procédure transformant des données). Dans la chambre chinoise, à moins de supposer une sémantique formelle, mais l'histoire n'introduisait pas de mathématicien, il n'y a que le fonctionnement du décodage, et pas d'autre fonctionnement entrelacé. On peut seulement dire que le sens de l'activité dans la chambre chinoise, ce sont les mouvements, le "jeu" de la transcription. Plus une activité donne lieu à des entrelacements avec d'autres fonctionnements irréductibles, plus nous pensons qu'elle a du sens. Dans un ordinateur, le problème est que le fonctionnement mécanique est simplement contraint par nous, alors que nous stipulons complètement le fonctionnement des règles et du code informatique. Donc nous disposons du fonctionnement informatique, mais pas entièrement du fonctionnement mécanique. Si bien que ce n'est pas le même organisme qui dispose des deux fonctionnements, ce qui est une condition du sens. On aura noté que c'est l'émergence de l'interface homme-machine qui nous permet de

comprendre ainsi notre propre spécificité et la genèse des effets de sens.

Si nous généralisons cette approche, s'il y a sens toutes les fois qu'une représentation est entrelacée avec un processus d'une autre essence, il se crée du sens quand les événements du monde sont mis en complémentarité avec nos représentations, et, ce qui nous intéresse, quand des actions des autres, différentes par essence des nôtres, sont cependant entrelacées avec les nôtres, et que nous sommes les acteurs de cette complémentarité. Là encore, c'est seulement à un certain niveau de description que cette complémentarité est satisfaite. On rencontre donc aussi la différence entre un mouvement involontaire et une action dans le domaine collectif. C'est celle entre une manifestation et un embouteillage, donc entre des actions dont la "complémentarité" est activée par les individus eux-mêmes et des actions pour lesquelles elle tient simplement à leur co-présence.

On voit par où ce long détour nous ramène au social. Il y a sens pour une société ou un groupe social quand différents fonctionnements irréductibles les uns aux autres, assumés par des individus différents, s'entrelacent cependant. Et réciproquement il n'existe pas de groupe social si cette production de sens n'a pas lieu. Mais existe-t-il pour autant un organisme qui possède et mette en relation ces différents fonctionnements ? Ce n'est pas nécessaire, si chacun des individus qui réalisent un fonctionnement peut penser que les autres disposent aussi des mêmes fonctionnements (même s'ils ne les activent pas en même temps, ni avec le même degré d'expertise). Il ne leur est pas nécessaire de conclure cela de manière réfléchie et par une inférence consciente, il suffit qu'ils soient capables de simuler les fonctionnements des autres et que cette capacité leur serve pour se coordonner avec eux. Le sens ne passe donc pas obligatoirement par le langage. La coordination de pratiques et de mouvements, à condition qu'elle soit liée à des représentations de fonctionnements irréductibles aux mouvements, peut donner du sens, selon cette approche. Ainsi l'activité économique semble bien un lieu d'entrelacements (dans l'échange entre production et consommation) alors même qu'on ne pense pas immédiatement à y voir un lieu où le sens soit particulièrement mis en valeur. L'activité artistique entrelace production d'artefacts et perception de ces artefacts, ce qui est producteur de sens, mais si nous la pensons plus riche en "sens" que l'activité économique, c'est

sans doute plus par les entrelacements qu'elle tente que par ceux qu'elle réussit.

Si l'on veut donner un statut à la notion de "symbolique", on peut l'utiliser pour désigner tous ces domaines où l'activité d'entrelacement des fonctionnements ne donne lieu que très imparfaitement à des dualités. Les données d'une activité et les processus de l'autre ne sont pas vraiment échangés. Le sens s'accroche à des dualités locales qui ne sont pas généralisables. L'activité symbolique fait comme si ces défaillances n'avaient pas d'importance. Elle trouve du quasi-sens dans les prolongements défaillants du sens. Nos fonctionnements de base (activités motrice, représentationnelle, langagière, expressive) nous fournissent un équipement de sens assuré. Au-delà, nous quêtions le sens, pour nous satisfaire le plus souvent du symbolique. Mais si l'explication sociologique a pour matériau le tout venant symbolique, c'est seulement à partir des noyaux de sens qu'elle pourra détecter les entrelacements entre fonctionnements qui assurent la coordination sociale. Cependant, on peut soutenir que bien des institutions sont créées justement pour donner à des activités symboliques risquées, et qui débordent de loin les dualités locales signifiantes, le soutien de coordinations entre des activités. Ainsi les Eglises s'emploient à tisser autour de correspondances symboliques risquées un tissu beaucoup plus concret de rituels et de coordinations entre pratiques. Nous utiliserons la notion d'"entrelacement" comme catégorie générale, couvrant aussi bien le symbolique que des effets de sens plus stables, plus robustes par rapport à des changements de circonstances, voire invariant dans de larges domaines, que nous nommerons "dualités", sans oublier cependant que l'irréductibilité des processus y maintient la différence avec la notion formelle de dualité.

2. Les émotions

Revenons à notre réflexion sur l'action pour poser une autre question. La dualité et l'entrelacement entre intention représentation et activation motrice semblerait exiger que les mouvements atteignent les fins de l'intention. Mais beaucoup de nos actions ne sont pas réussies. Sont-elles moins des actions pour cela ? Ce problème-là est assez vite résolu, parce qu'il suffit qu'une séquence de mouvements satisfasse les conditions de certaines étapes de l'intention représentation, sans satisfaire les conditions finales, pour qu'il y ait action. Mais un autre apparaît. Il n'est pas

rare que nos actions échouent parce que les conditions du monde changent. Nous disposons de capacités de révision de nos croyances, d'ajustement de nos actions pour répondre à ces changements. Mais que devient alors l'entrelacement qui nous servait de référence ? Et dans le domaine social, quand la coordination échoue, quand les références de chacun changent, comment parler encore d'entrelacements des fonctionnements ? Le social n'existerait-il que dans une action collective dont la coordination est réussie ? On a vu que l'action est liée à un processus de révision. Mais son principe est de tenter de maintenir constante une révision malgré et par d'autres révisions (changements du monde, conséquences ou non de l'action). Si cette constance n'est pas assurée, si l'action échoue, qu'en est-il ?

Pour les individus, une action est liée à des désirs et des attentes, et l'échec est une révision de ces attentes. Une révision de nos attentes qui va dans un sens plus contraire à nos désirs — ou inversement, plus favorable à nos désirs — que prévu équivaut à une émotion, si les activités végétatives peuvent s'entrelacer avec les représentations émotives⁶. On retrouve donc le même schéma que dans l'action, mais l'émotion correspond au déclenchement d'une révision, quand elle se révèle être plus ou moins favorable que nos attentes, alors que l'action déclenche une révision, mais qui est maintenue constante. L'émotion correspond à une révision qui s'accroît, qui déborde son cadre, alors que l'action correspond à une révision qui constitue ce cadre. Nous ne sommes donc pas émus chaque fois que nous agissons, ni que nous nous livrons à une révision de nos croyances, mais chaque fois que la révision va plus loin qu'attendu dans le sens de nos préférences ou contre elles.

Dire que la révision est plus ou moins dans le sens de nos préférences pourrait apparaître comme un pléonasme, si on se souvient que l'opération logique de révision consiste à choisir laquelle de nos croyances nous devons éliminer pour rétablir la non contradiction avec l'information nouvelle. Or, pour faire ce choix,

⁶ James avait tort de penser que l'émotion était d'origine périphérique, alors qu'elle est centrale, mais il avait raison non seulement de la lier à des modifications vagues et viscérales, mais aussi (on lui rend maintenant justice) d'y voir une appréciation cognitive (de ces événements corporels) liée à la situation. Mon approche se distingue de la version cognitive des émotions (de Arnold à Lazarus et Solomon) en posant que l'émotion n'implique pas forcément de jugement (contre Solomon), en définissant l'"appraisal" comme la perception de la congruence (favorable) ou non (défavorable) avec nos préférences, et surtout par l'introduction de la prise en compte de la dynamique cognitive, affective et actionnelle propre à ce processus qu'est l'émotion, en la liant au déclenchement (pas forcément à l'accomplissement) d'une révision.

parmi différentes solutions possibles, il est rationnel de suivre des préférences cognitives, donc d'éliminer ce qui est le moins essentiel pour l'édifice de notre savoir. Il reste même rationnel de suivre des préférences liées à nos désirs, à condition qu'elles ne soient pas en contradiction avec nos informations. Cependant, si toute révision se fait en suivant nos préférences, il ne s'ensuit pas que toute révision aille davantage (ou moins) dans le sens de ces préférences, c'est-à-dire que nous puissions satisfaire des préférences supérieures (ou que nous devions nous rabattre sur des préférences inférieures). Cette incrémentation, c'est l'origine de l'émotion.

De même que les actions collectives assurent une coordination ou une complémentarité entre des actions qui sont elles-mêmes duales, de même les émotions sociales sont coordonnées ou complémentaires, non seulement grâce aux expressions, mais aussi, simplement, grâce aux révisions que les situations collectives provoquent en chacun. Quand l'action collective échoue, ou est absente, la coordination sociale peut continuer par l'émotion, soit face à l'échec, soit face aux situations sur lesquelles on n'agit pas. Et pour mettre en branle une action coordonnée, une émotion coordonnée et donc collective est un levier efficace.

Cette construction peut donner l'impression que nos émotions, nos préférences, nos actions, tout cela existe isolément et s'assemble socialement comme en un puzzle. En fait, si les coordinations simples semblent pouvoir fonctionner par simple imitation (nous faisons les mêmes gestes, poussons les mêmes cris, et même, sommes enclins à partager la joie ou la tristesse des autres), la plupart des complémentarités s'essaient et s'apprennent, que ce soit dans les actions techniques ou dans les émotions socialisées (pitié et reconnaissance, reproche et repentir, etc.). Mais notons que la dualité de nos modèles moteurs et de nos représentations s'apprend aussi, tout comme la dualité des représentations affectives et des dynamiques végétatives des émotions. Les conditions des unes et les processus des autres (et réciproquement) ne s'ajustent que par approximations et essais. Simplement, une fois l'entrelacement installé, il se renforce et se répète. Il en est de même dans la constitution sociale des activités et des émotions. Là aussi, la dualité entre actions et émotions individuelles différentes se renforce et se stabilise une fois réalisée. On peut soutenir que nous présentons un syndrome de dépendance à l'entrelacement, c'est-à-dire aux effets de sens. Rien là d'étonnant, si notre subjectivité même est construite par ces dualités entre motricité et intention représentative, ce qui fait

émerger un “agent”, et ainsi de suite. On peut imaginer une sorte d'évolution où ce qui serait sélectionné, ce seraient les effets de sens qui assurent le plus de dualités et de complémentarités, que ce soit dans nos représentations purement cognitives, dans nos actions, ou dans nos émotions. Cela tout simplement parce qu'une fois que ces effets de sens s'instaurent dans une communauté, ils s'apprennent plus facilement et attirent plus d'individus que d'autres qui piègent moins de représentations, d'actions et d'émotions individuelles dans leurs dualités.

3. Les effets pervers des entrelacements

Cependant cette évolution est en fait assez chaotique, pour plusieurs raisons. La première est que les complémentarités peuvent être conflictuelles. La haine réciproque, la vendetta, assurent l'entrelacement des émotions aussi bien que la complémentarité entre la pitié charitable et la reconnaissance. Les guerres assurent bien des entrelacements, mais elles éliminent aussi des groupes entiers. Le système des effets de sens peut très bien détruire ses propres supports. Les révisions liées aux émotions assurent une complémentarité, mais elles n'assurent pas la constance de cette complémentarité comme le font les actions collectives réussies.

La seconde est que la dépendance à l'entrelacement engendre aussi une réaction de rejet. C'est moins le cas au niveau de l'individu : notre subjectivité se construit dans ces entrelacements entre motricité et intention, information sentie et représentation cognitive, dynamiques végétatives et révision décalée par rapport à nos préférences. Elle n'existe qu'à leur niveau. Quand le fonctionnement autonome des diverses composantes ne satisfait plus cet entrelacement, nous présentons des troubles psychiques. On peut évidemment aussi parler de troubles sociaux, mutatis mutandis. Mais ils tiennent non pas simplement à la difficulté de réaliser les complémentarités sociales, mais au fait que ceux qui les réalisent sont déjà des effets de sens par eux-mêmes, et peuvent donc prétendre à leur autonomie par rapport à ces complémentarités collectives. Nous pouvons préférer un entrelacement à un niveau individuel, ou encore au niveau d'un petit groupe, à celui qui requiert une coordination collective plus étendue. La dépendance par rapport à l'effet de sens est déjà satisfaite au niveau individuel, ou au niveau du petit groupe. Et une coordination collective à grande échelle exige assurément que les disparités entre les conditions et processus que représentent les individus et les groupes

soient quelque peu ignorées ou même rabotées. Ainsi la coordination collective du marché mondial implique en retour une forte réduction de la marge de manoeuvre des groupes et des individus. Non que nous ne manifestations plus à cette échelle mondiale le syndrome de l'effet de sens. Mais nous préférierions une coordination qui assure les effets de sens à toutes échelles à une coordination qui ne les assure qu'à un niveau (que ce soit celui de l'individu, celui du petit groupe, d'une nation, ou de la collectivité mondiale).

La troisième raison, c'est que nous avons construit des entrelacements non pas seulement entre nous, ou entre l'individu et l'environnement (par la perception), mais entre nos actions et des artefacts, qui eux-mêmes présentent un entrelacement avec l'environnement, ou avec d'autres êtres vivants (animaux ou humains). Cette dualité à quatre faces, cet univers de plis, si l'on peut dire, c'est le monde des objets techniques. Mais très vite, le nombre de replis de l'objet technique se multiplie. Un cas typique est l'ordinateur : s'il est quelque peu puissant, aucun individu humain ne maîtrise toutes les conditions qui contraignent tous ses processus, puisque chacun va maîtriser un langage de programmation à un niveau de compilation, et qu'à la base l'ingénieur en charge du fonctionnement électronique ne peut pas activer toutes ces représentations de différents niveaux, ni même faire mieux que définir les conditions et contraintes d'un processus physique qu'il ne maîtrise pas totalement puisqu'il fonctionne de manière probabiliste. Ce n'est pas le physicien qui active lui-même l'électronique, il peut seulement contrôler la conformité du processus aux conditions imposées, et la même chose vaut à tous les autres niveaux. Nous pouvons encore espérer simuler les réactions émotionnelles, les actions motrices de tout un chacun, et donc nous comprendre comme acteurs pluriels, et nous approprier ainsi une action collective. Mais nous ne pouvons pas espérer simuler les connaissances techniques de chaque expert, puisqu'il tient son expertise de la complémentarité de ses représentations et de ses actions avec tel ou tel "pli" d'un système technique. Et comme il n'active pas lui-même les deux faces du pli, qu'il n'est expert que mis en interface avec ce niveau technique, cette dualité n'est pas de celles que nous pouvons simuler directement à sa place, parce qu'aucun humain ne possède, comme disposition incorporée, cette capacité à activer les deux faces de cette dualité. Si bien que la multiplication des interfaces techniques mime le processus de production des effets de sens, mais introduit aussi des effets

d'interface qui ne font sens que localement pour le technicien, mais qui ne peuvent produire de sens public, c'est-à-dire simulable par tous. Il est donc nécessaire de ménager des interfaces "publiques" à certains niveaux des objets techniques.

Bien entendu les interfaces de consommation (l'utilisation de l'ordinateur pour Internet ou pour un traitement de texte) sont déjà définies par le fait que l'opération technique est à ce niveau simulable par tout humain (comme le déplacement de la voiture la rend simulable par un déplacement humain). Mais si l'on ne veut pas que le monde technique ne soit qu'un monde non public, il faut ménager d'autres interfaces (des interfaces de "bricolage", d'accès de l'utilisateur à son outil technique). Là encore, l'ordinateur nous a révélé la nécessité d'assurer la "convivialité" de l'outil et de l'utilisateur, et de faire de cette tâche un véritable travail. Mais il est clair qu'on doit généraliser ce nouveau type d'ingénierie à tous les systèmes techniques, si l'on ne veut pas que le système économique et technique fasse perdre du sens public du côté technique pour n'en recréer du côté économique qu'au prix d'une pression qui lamine les effets de sens régionaux au profit d'un effet de sens mondial.

Ce que Weber a appelé le "désenchantement du monde" tient sans doute paradoxalement à la réussite des effets de sens (et donc de coordination et de complémentarité entre processus irréductibles) au niveau mondial. La rationalité occidentale est apparue comme cette méthode qui met à l'épreuve les effets de sens pour vérifier s'ils s'appuient bien sur des entrelacements stables par rapport à des révisions, et qui disqualifie ceux qui ne satisfont pas ce critère. C'est une rationalité fondée sur l'entrelacement entre action et représentation, entre rationalité instrumentale et rationalité cognitive. Elle ne fait pas leur place aux émotions, et elle élimine les tentatives d'effets de sens qui restent des tentatives, qui appartiennent donc au domaine du symbolique. Plus exactement, toutes les émotions qui assurent des coordinations et des complémentarités entre acteurs sociaux, dans des situations de révision, ne sont plus considérées que pour leurs effets de coordination. La pitié charitable, par exemple, est maintenant le ressort d'une activité économique supplémentaire, l'aide humanitaire, conçue comme complément à des effets pervers du jeu économique et géopolitique. Les situations émotionnelles de révision sont intégrées dans le jeu de coordination des actions, et, pense-t-on, s'y réduisent.

Mais inversement, le jeu économique et industriel de coordination oblige à des révisions (les licenciements) dont la portée émotionnelle est sous-estimée. Les émotions, en effet, sont liées à des situations de révision, mais si elles déclenchent l'activité individuelle de révision, elles n'assurent pas son succès et sa conclusion. Très fréquemment, la révision échoue et reste en suspens parce qu'on est focalisé sur l'émotion au lieu de l'être sur les croyances à réviser. Se met alors en place un cercle vicieux : tout ce qui rappelle la révision à accomplir rappelle aussi l'émotion qu'on veut éviter de revivre, si bien qu'on ne parvient plus à accomplir la révision, et qu'on est dans une situation d'angoisse et de refoulement. Il se crée ainsi une division entre ceux qui prennent en charge l'intégration des émotions dans la coordination et la complémentarité sociale, et qui font donc des plans de révision, et ceux qui subissent ces révisions et ne parviennent plus à les effectuer pour leur compte ; une fracture entre ceux qui réduisent les émotions à des stratégies de coordination et ceux qui subissent les émotions sans pouvoir les décharger en concluant les révisions, fracture qui peut bien entendu diviser un même individu, quand il s'agit d'un cadre qui licencie tout en se sachant licenciable.

La réplique sociale consiste alors à chercher à échapper à cette réduction à la coordination, et à fuir vers des domaines où révision et émotions sont plus gratifiantes. Mais on se tourne alors vers une image en miroir de la situation précédente. Puisque dans les domaines où les effets de sens sont assurés, les révisions obligées déclenchent des émotions qui n'arrivent pas à leur conclusion, nous recherchons des domaines où les révisions ne se concluent pas davantage, mais où les émotions ne soient pas liées à des révisions forcées, et surtout pas contraintes par le jeu des coordinations économiques et techniques. Nous fuyons donc le carcan des entrelacements quand ils sont trop prégnants. Mais nous en sommes toujours dépendants. Simplement, nous nous tournons vers des domaines où ils sont simplement tentés et non pas assurés, vers les domaines du symbolique. Nous y sommes certains, si l'on peut dire, d'avoir toujours des révisions à faire, puisque les entrelacements n'y sont pas stables et validés. Nous pouvons prévoir que ces révisions ne parviendront pas à leur conclusion, parce que nous pouvons toujours déplacer et déformer ces entrelacements seulement esquissés. Nous pouvons donc aussi entretenir l'émotion, comme nous le faisons dans l'angoisse et le refoulement. Mais ici l'émotion qui perdure, c'est l'émotion de découvrir toujours de nouvelles

esquisses et de pouvoir toujours en retenter d'autres. Au lieu d'être une émotion liée à un refoulement, c'est une émotion entretenue, pour laquelle on pourrait reprendre le terme employé par Spinoza, de "titillation" !

III - LES REPRESENTATIONS COLLECTIVES.

S'il nous suffit pour établir des relations sociales de mettre en oeuvre des processus d'entrelacement similaires à ceux qui se produisent en chaque individu et qui constituent notre subjectivité, il devient plus facile de reconnaître le statut à la fois immanent et spécifique des représentations collectives.

Elles n'exigent ni des capacités très sophistiquées de la part des individus, ni une mystérieuse transcendance du collectif par rapport aux esprits des individus. Il n'est pas nécessaire, (1) pour que j'entretienne une représentation collective, que je sache que les autres savent que je sais qu'ils savent ... que nous partageons cette représentation. Il n'est pas nécessaire (2) que nos représentations sur les représentations des autres sur l'état de la société aient un point fixe, une valeur, inaccessible à chacun, mais qui, si nous y accédions, satisferait la condition selon laquelle les représentations des autres (y compris nous-mêmes) sur la société, sur le collectif auraient bien ce contenu. Il n'est pas non plus nécessaire (3) que les représentations soient des entités matérielles qui sont réactivées par chaque esprit et se diffusent de manière contagieuse, tandis que les interactions exigent un module de méta-représentation. La première théorie, celle de David K. Lewis, exige un "savoir mutuel" qui n'est pas pratiquement atteignable. La seconde, celle de Jean-Pierre Dupuy, laisse perplexe sur le rapport entre inaccessibilité ou transcendance d'un côté et représentabilité de l'autre. La troisième, celle de Dan Sperber, pose des problèmes sur l'identité de ces représentations, la possibilité que l'on puisse dire de deux représentations qu'elles sont les mêmes⁷. Quant au module de méta-représentation, il faut savoir s'il est du type du savoir mutuel de Lewis (mais alors, comment le rendre effectif ?), ou bien s'il rend compte au contraire du "vague" de notre appréhension des

⁷ Les positions de Dan Sperber ont évolué. Il donnait d'abord aux "représentations" un statut analogue à celui des "mèmes" de Dawkins, mais il pense maintenant que la notion d'attracteur est plus pertinente, puisqu'il n'y a pas à proprement parler de système de reproduction à l'identique des représentations. Or on peut considérer les mises en phase, les dualités, comme des attracteurs (considérez la façon dont les lucioles qui ont d'abord des signaux lumineux désordonnés parviennent à se mettre en phase).

croyanances d'autrui (mais en ce cas, il risque de nous réduire à des rapports réduits à ce qu'en imagine chacun et donc au solipsisme).

Nos "représentations collectives" sont simplement la saisie des "mises en phases", des dualités entre nos actions et celles d'autrui, entre nos actions, nos expressions sur le monde et ses changements, et les actions d'autrui et leurs expressions, entre les actions et expressions de certains et les actions et expressions d'autres agents, etc. De même que nous sommes aptes à percevoir des mouvements de foules, à différencier une circulation fluide d'un embouteillage, de même nous sommes capables de saisir les coordinations d'une division du travail, ou encore de nous attendre à certaines régularités d'action en fonction de l'existence d'une routine ou d'une coutume. Nos représentations de ces entrelacements sont, comme dans l'action, plus ou moins grossières ou détaillées⁸. Les points de repérage des mises en correspondance sont plus ou moins nombreux. La correspondance, et donc la représentation collective, n'est cependant pas vague, elle est seulement validée (ou non) à un niveau plus ou moins fin de description.

Nous ne saisissons pas simplement les mises en phase collective, nous saisissons aussi les transitions de phases, liées aux révisions, et aux déclenchements d'émotions. Les émotions collectives sont évidemment celles qui identifient une transition de phase au même endroit d'une dynamique collective, et qui présentent entre elles d'un individu et d'un groupe à l'autre, des dynamiques qui, elles, sont en phase, sinon, ces émotions ne seraient pas reconnaissables comme émotions collectives. Cependant ces dynamiques peuvent être diverses, et souvent complémentaires. Ce qui affole les uns peut exciter les autres.

Les normes sociales non écrites jouent un peu le rôle de ces musiques connues par coeur, qui donnent le rythme pour reconnaître

⁸ Durkheim a distingué au moins deux formes de représentations collectives, l'une "restant dans la pénombre du subconscient", l'autre étant celle, consciente et réfléchie, des institutions et des normes collectives, explicitées dans une délibération démocratique. La première est rejetée du côté de la routine et des préjugés (Leçons de Sociologie, PUF, 1950 ; pp. 113 et 121. On tente ici au contraire de donner une place prépondérante à des représentations qui sont révisables (non routinières) et qui pourtant ne se construisent pas dans une conscience qui dresse un tableau des propriétés ou des règles explicites, mais dans des ajustements intersubjectifs et inter-groupes qui se font au niveau des conduites, les contextes pratiques permettant de ne pas avoir à tout expliciter. Alors que Durkheim utilise pour fixer le social les "habitudes collectives", on s'intéresse ici au versant de la révision (mais notons que la révision qui accompagne une émotion produit une habituation !).

et les mises en phases et les transitions de phases. Rappporter une action ou une situation à une norme permet d'en développer une représentation collective, et de donner naissance à l'émotion collective qui peut y être liée. Les règles écrites, elles, se bornent à indiquer les procédures qui s'appliquent éventuellement une fois que l'on a mis en branle des institutions, c'est-à-dire des ensembles de pratiques codées et rituelles qui, nourries par des pratiques sociales, jouent ensuite de manière quasi-autonome, puisque la mise en phase secondaire qu'assurent les institutions se joue entre les procédures institutionnelles, et non plus simplement entre les pratiques sociales de base.

En bref, une représentation collective n'est pas une représentation qui contiendrait en elle-même une procédure pour construire du collectif, et qui représenterait à la fois cette procédure et son résultat. Elle n'est pas collective par la procédure qu'elle représenterait de manière interne à elle-même, par son format particulier. Elle ne diffère pas des représentations que nous avons du monde perçu et de nos actions et émotions par un tel format spécial, mais simplement par les constituants externes entre lesquels existent des relations dont elle est la représentation. Une représentation est collective parce qu'elle représente des mises en phases (avec, à chaque fois leurs transitions de phases) entre des actions interindividuelles et même inter-groupes (une fois des actions de groupes reconnues, elles peuvent aussi être ou non en phase), ou encore entre des actions perçues selon le "patron" de mise en phase que sont les normes implicites, enfin entre les procédures d'un système institutionnel.

Assurément, les individus investissent plus ou moins explicitement leurs représentations collectives. Toute une typologie est nécessaire. Les complémentarités économiques, par exemple, sont une condition de survie du collectif. Si bien que des coordinations qui peuvent être vécues par les individus de manière très locale se trouvent avoir un statut collectif général parce qu'elles ont été sélectionnées par le marché. Ce statut collectif général détermine bien, par cette sélection, les interactions locales, mais dans l'activité quotidienne il n'est pas au premier plan des consciences. A l'inverse, des coordinations très volontaristes, où chacun sait à quelle action il participe⁹ et s'assure, dans une coordination directe, que les autres

⁹ Il n'a cependant pas besoin de savoir que les autres savent, etc. qu'il donne bien ce sens à l'action collective, parce que les entrelacements éliminent les conceptions purement

poursuivent l'action dans le sens souhaité, comme une manifestation organisée, vont donner une conscience du collectif qui peut dépasser le niveau local (de manière symbolique et non assurée). Dans un domaine intermédiaire, on trouvera des actions qui sont coordonnées indirectement, mais de manière au moins partiellement consciente, par le suivi d'une même norme (la norme peut être la raison consciente de toute l'action, ou au contraire simplement l'emblème auquel nous rapportons une action qui s'est trouvée coordonnée avec celle des autres de manière partiellement involontaire).

Mais si nous nous forçons d'une manière aussi naturelle des représentations collectives, et si chaque fois qu'il y a représentation d'une mise en phase se rapportant à des actions en groupe (puis, par rapport à cette mise en phase, d'une transition de phase), il y a représentation collective, à quoi peut bien servir la sociologie, puisque son matériau est déjà tout préparé, et n'a plus qu'à être décrit, ce que les opinions collectives sont très capables de faire ? L'objectivité du social est déjà toute faite, puisque même si les entrelacements repérés sont contestables, le seul fait qu'ils le soient par plusieurs, par des groupes, est déjà un fait social indiscutable.

Il est vrai que le sociologue doit bien prendre les représentations et les coordinations ou complémentarités des pratiques collectives comme des données déjà perçues. Mais d'une part il peut mettre à l'épreuve la cohérence de ces représentations dans des domaines de pratiques plus diversifiés, d'autre part, il peut repérer de nouvelles mises en phases ou de nouvelles transitions de phase grâce à ses outils méthodologiques et conceptuels (ne serait-ce que par l'étude de corrélations statistiques). Ce double travail lui permet de porter un jugement sur la stabilité et la robustesse des coordinations et des complémentarités, et donc de différencier ce qui apparaît effectivement comme entrelacements de base, présentant quelque invariance, et ce qui apparaît comme liaisons symboliques, toujours à réviser et à renouveler, sauf à les relier de façon rigide à des procédures institutionnelles et rituelles qui se renvoient les unes aux autres.

idiosyncrasiques incompatibles entre elles, et que le sens donné à l'action collective s'édifie dans des révisions partielles du sens entrevu par chacun des acteurs, puisqu'aussi bien, par définition, il n'y a sens collectif que par l'entrelacement des différents sens individuels (si on admet au rang d'effet de sens des activités qui ne sont nullement conceptuelles et linguistiques).

Mais n'est-ce pas faire du sociologue une sorte de juge de son temps, ou encore retrouver la division positiviste qui récuse tout ce qui échappe à une reconstruction logico-empiriste, sous les traits d'une opposition entre une cognition (y compris pratique) qui repose sur des dualités assurées et une interprétation qui erre dans le flou du symbolique ? La stabilité de l'activité scientifique elle-même ne tient-elle pas largement à la construction d'une institution, donc d'une auto-référence, d'un auto-dualité ? Pour sortir de ces impasses, il suffit de reconnaître que la différence entre dualité et symbolique est relative, mais cependant bien repérable.

Repérable, parce que les dynamiques de révision des deux types d'entrelacements sont très différentes. Les dualités ne se révisent que rarement, elles réapparaissent rapidement après chaque perturbation. Les relations symboliques se révisent sans cesse, même encadrées par des institutions et leurs rituels. Les mythes, quand ils sont racontés et non pas seulement ritualisés, se narrent d'une manière légèrement différente d'une fois sur l'autre, les versions théologiques sont multiples, les variantes littéraires ou psychanalytiques innombrables, etc. L'intérêt social se porte sur ces variations et ces différences. Au contraire, les dualités des rituels, de la division technique du travail et des échanges économiques, comme celles des coordinations entre actions quotidiennes, valent par leur mises en phases.

Relative, parce qu'il n'existe pas de dualité sans symbolique, et réciproquement. Nous ne pouvons nous satisfaire d'une mise en correspondance mécanique et assurée, et même nous arrivons mal à la réaliser, d'une part parce que les dualités ne se font qu'en certains points de repère de nos pratiques, et que leurs processus conservent leur flexibilité et variabilité, d'autre part parce que nous explorons toujours de nouvelles possibilités de mise en phase, et que cela passe par les essais du symbolique. On ne peut donc que rarement opposer dualités et symbolique comme l'objectif et l'imaginaire, puisque les premières peuvent tenir à une stabilisation auto-duale qui n'est robuste que relativement à un environnement social et historique, et que le second explore, sans encore les assurer, les possibles dualités de l'avenir, qui nous feront justement considérer comme finalement instables et caduques certaines dualités actuelles. Le sociologue semble donc avoir pour tâche de décrire le jeu entre dualités de base, dualités institutionnelles et explorations symboliques en s'interrogeant sur leurs stabilités respectives, ce qui l'oblige à tenter de simuler leurs évolutions en

imaginant des modèles de leur fonctionnement. Ces simulations sont risquées, mais elles ont au moins le mérite de maintenir une fonction critique de la sociologie : critique des symboliques en mettant en évidence leur relation et leur différence à des dualités, critique des auto-dualités des institutions en mettant en évidence les limites de leur autonomie.

L'attention aux dynamiques sociales émotionnelles présente aussi ce double aspect d'étude des structures invariantes (de mises en phases et de complémentarités) qu'on y retrouve de façon récurrente, et de mise à jour des raisons et causes des révisions dont elles sont les résonances. Une sociologie du changement social doit bien évidemment être attentive aux possibilités de variations et de bifurcations de ces dynamiques émotionnelles, qui peuvent nous faire changer de mode d'action collective, mais elle peut aussi repérer dans les dynamiques mêmes, sinon dans leurs conséquences, des invariances qui permettraient d'élaborer une typologie sociale des émotions collectives de la même façon qu'il semble possible de définir des catégories des actions collectives.

Quelques références :

- Anscombe E. (1985) Intention, Cornell University Press*
Arbib M. (1992) Control of Hand movements, in Marc Jeannerod éditeur, Attention and Performance, XIII, Motor representation and control, LEA
Berthelot J.-M. (1990) L'intelligence du social, PUF, 1990 ; Les vertus de l'incertitude, PUF, 1996
Berthelot J.-M. (1996) Les vertus de l'incertitude, PUF
Bratman M. (1987) Intentions, Plans, and Practical Reason, Harvard University Press
Berthoz A. (1996) Neural Basis of Decision in Perception and in the Control of Movement, in Damasio A.R. et al (eds.) Neurobiology of Decision Making, Springer Verlag
Berthoz A. (1997) Le sens du mouvement, Odile Jacob
Bizzi E., Mussa-Ivaldi F. (1995) Toward a Biology of Coordinate transformations, pp. 495-506 in Gazzaniga, The cognitive Neuroscience, MIT Press.
Boudon R. (1977) Effets pervers et ordre social, PUF
Boudon R. (1990) L'art de se persuader; Fayard
Boudon R. (1995) Le juste et le vrai, Fayard
Bourdieu P. (1972) Esquisse d'une théorie de la pratique, Droz

- Bouvier A. (1995) L'argumentation philosophique, essai de sociologie cognitive, PUF
- Boltanski L. (1990) L'amour et la justice comme compétences
- Boltanski L. (1993) La souffrance à distance, Métailié
- Boltanski L. et Thévenot L. (1991) De la justification, Gallimard
- Critique (juin 1995) Numéro spécial Bourdieu
- Davidson D. (1980) Essays on Actions and Events, Clarendon Press, Oxford
- Durkheim (1950) Leçons de Sociologie, PUF
- Durkheim (1960) Les Formes élémentaires de la vie religieuse, PUF
- Durkheim (1981) Les règles de la méthode sociologique, PUF, 20^e édition
- Durkheim (1981) Le suicide, PUF, 7^e édition
- Ghez C., Gordon J., Ghilardi M.-F., Sainsburg R. Contributions of Vision and Proprioception to Accuracy in Limb Movements, pp. 549-564, in Gazzaniga, o.c.
- Giddens A. (1977) New Rules of Sociological Method, New York, Basic Books
- Havelange V. Structures sociales et action cognitive : de la complexité en sociologie, in Fogelman-Soulié ed.,
- Havelange V. et Milgram M. (en coll. avec) (1991) Les théories de la complexité, autour de l'oeuvre d'Henri Atlan, Seuil, ch. 22, p. 368-393.
- Heritage J. (1984) Garfinkel and Ethnomethodology, Blackwell
- Jeannerod M. (1994) The representing brain : Neural correlates of motor intention and imagery, Behavioral and Brain Sciences 17, pp. 187-245.
- Jordan M., Motor Learning and the Degrees of Freedom Problem, in Marc Jeannerod éditeur, Attention and Performance, XIII, o.c.
- Jordan M. (1995) Computational motor control, in Gazzaniga, The cognitive Neuroscience, pp. 597-609.
- Karsenti B (1994) Mauss, Le fait social total
- Sombé L. (1994) International Journal of Intelligent Systems, special issue, vol 9, Wiley and Sons
- Levi Strauss C. (1955) Tristes Tropiques, Plon
- Levi Strauss C. (1958) Anthropologie Structurale, Plon
- Livet P. (1994) La communauté virtuelle, Editions de l'Eclat
- Livet P. (1995) Evaluation et apprentissage des émotions, in la Couleur des Pensées, Patricia Paperman et Ruwen Ogien eds., Raisons Pratiques, 6, EHESS, p. 119-143.
- Livet P. (à paraître) The duality of the notion of intentional action: motor intention and representational intention, Communication au Congrès ECAP II de Leeds, sept. 1996
- McNaughton B., Knierim J.-J., Wilson M., Vector Encoding and the Vestibular Foundations of Spatial Cognition: Neurophysiological and Computational Mechanism, in Gazzaniga, o.c., pp. 585-595.
- Mauss M. (1950) Sociologie et Anthropologie, PUF

- Mauss M. (1968) Essais de Sociologie, Editions de Minuit*
- Mele A. (1992) Springs of Action, Oxford University Press*
- Mele A. and Moser P. (1994) Intentional Action, Noûs, 28: 1, pp. 39-68.*
- Ogien R. (1995) Les causes et les raisons, Jacqueline Chambon,*
- Passeron J.-C. (1991) Le raisonnement sociologique, Nathan*
- Pharo P. (1993) Le sens de l'action et la compréhension d'autrui, L'Harmattan*
- Searle D. (1980) Minds, Brains, and Programs, Behavioral and Brain Sciences, 3, 417-424, reprinted (1981) in Mind Design, John Haugeland ed. MIT Press, Cambridge, Mass. pp. 282-306.*
- Sperber D. (1996) La contagion des idées, Odile Jacob*
- Thévenot L (1995) Emotions et évaluations dans les coordinations publiques, in La Couleur des Pensées, Patrica Paperman et Ruwen Ogien eds., Raisons Pratiques, 6, EHESS, pp. 145-174*
- Weber M. (1965) Essais sur la théorie de la science, Plon*
- Weber M. (1971) Economie et société, Plon*